

1984
35

DIPLÔME SUPÉRIEUR DE BIBLIOTHECAIRE

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

Stendhal
lecteur

ANNEE : 1984

20^{ème} PROMOTION



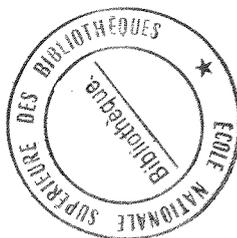
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DE BIBLIOTHECAIRES

STENDHAL LECTEUR

Mémoire préparé par Françoise PIGNOL
Sous la direction de M. Roger Bellet



20e Promotion

1984

1984

35

"Les bibliothèques sont particulièrement utiles pour les livres médiocres qui, sans elles, se perdraient".
Stendhal, Journal

INTRODUCTION :

Stendhal et les livres, ce serait le récit de toute une vie consacrée à la littérature, à un commerce qui s'est poursuivi harmonieusement, mêlant plaisir et travail. Lecteur et critique, il n'a jamais cessé de s'intéresser aux oeuvres d'autrui; écrivain il a ensuite créé les siennes, qui sont comme autant de "broderies", de transmutations, à partir de ses lectures.

Cette diversité des curiosités et des productions stendhaliennes a trop souvent été occultée par la richesse des romans, privilégiant un aspect unique de l'oeuvre. Alors que les récits du voyageur ont été rapidement appréciés, il a fallu beaucoup plus de temps pour (re)découvrir les articles dans lesquels Stendhal a tenté de rendre compte de l'état de la littérature française. Et cependant ces derniers sont remarquables d'acuité, d'une vivacité accrue par la partialité, revendiquée, de leur auteur. Un mélange détonant se fait alors entre les rejets et enthousiasmes littéraires et une grande lucidité, jugeant avec exigence les écrivains à la mode et le métier d'auteur.

"Nous autres, critiques, sommes bien bons et bien descendants d'accorder notre attention à la plupart des livres qui sortent chaque jour dans le monde. C'est chose entendue que ceux que nous louons d'être un peu moins ennuyeux, un peu moins vides et affectés que le reste du lot seront complètement oubliés dans vingt ans. Durant vingt ans cependant le temps de leur vie normale ils peuvent être d'une lecture plaisante, pour un étranger surtout qui, connaissant moins intimement notre caractère et nos moeurs, sera moins rebuté par ces insipides lieux communs" (1).

Il y a ainsi une exigence qui imprègne tous les choix livresques

(1) Lettres de Paris page 136

de Bayle, à laquelle ses lectures favorites ont répondu, et que nous allons nous efforcer de déterminer.

Car, Stendhal n'est pas dupe du succès d'un ouvrage et sait découvrir derrière celui-ci des raisons autres que littéraires, indépendantes de sa valeur propre. Le critique se transforme alors en sociologue, qui décrit avec alacrité la manière dont les auteurs se font "poffer" (1), mettre en valeur, dans les journaux, la recherche continuelle de nouveautés pour "faire un livre vendable"(2) L'actualité de la plupart de ces notations est étonnante, qui pourraient avoir été écrites aujourd'hui. C'est ainsi qu'en 1825 " beaucoup de livres (sont) en préparation pour le retour des gens du monde, à la fin de novembre" (3). Par delà l'intérêt anecdotique, se lit l'émergence d'une littérature "industrielle", "pré-fabriquée. Mais surtout, et c'est ce qui nous importe ici, Stendhal s'arrête sur la composition du public lisant et voit, en ce début du XIXe siècle caractérisé par l'hypocrisie et l'ostentation, le triomphe des lectures de vanité, qui sont affichées, exhibées, parce qu'elles "font bien".

Evoquée pour la première fois dans De l'Amour, l'opposition vanité vs passion, si porteuse de sens pour Stendhal, se retrouve également dans la représentation qu'il donne de l'acte de lire, distinguant les lectures conformes aux convenances sociales et celles dans lesquelles le lecteur engage son intelligence, sa sensibilité et ,de fait, se dévoile. Lire, c'est alors se montrer à visage découvert, à livre ouvert. Ces lectures de passion furent celles

(1) et (2) Esquisses de la société parisienne page 184

(3) Lettres de Paris page 232

que pratiqua Beyle, souvent en cachette et toujours avec pudeur, créant des héros à son image et suscitant des lecteurs pareillement passionnés. Quelles furent-elles?

Exigence et passion seront donc les deux axes de notre brève étude sur Stendhal lecteur, de sa découverte des livres à des "plaisirs littéraires" fondés sur le romanesque et la psychologie, et qui déclencheront une rêverie heureuse et créatrice d'images, et, enfin de textes stendhaliens.

+++++

Les lectures d'un écrivain sont intéressantes à plus d'un titre, que ce soit à travers un intérêt purement anecdotique ou bien la recherche d'influences plus ou moins avouées, voire de filiations. En outre, elles donnent un reflet tout à la fois passionné et éminemment critique de la production littéraire courante dans laquelle elles s'inscrivent. Dans le cas de Stendhal, l'intérêt est encore accru par le fait que son existence s'est déroulée à une époque de grands changements politiques et sociaux, et qui n'ont pas manqué d'avoir des répercussions culturelles. Le bouleversement d'une société, d'un monde s'est lu notamment dans les oeuvres de ses écrivains. Entre l'héritage d'un XVIIIe siècle finissant et les débuts du romantisme, le champ des lectures offertes à Stendhal a été ainsi très large, ses préférences s'exprimant dans des choix en apparence paradoxaux. Romantique et anti-Chateaubriand, romantique mais féru du siècle des Lumières.....La personnalité de Stendhal ajoute enfin à l'intérêt d'une telle étude. Des titres de livres et des jugements sur ces derniers apparaissent à de nombreuses pages de ses oeuvres intimes. De l'enfance à la maturité, il n'a jamais cessé en même temps que de lire de noter ses bonheurs de lecture, de tenter de les expliciter ainsi que ses rejets. Richesse de la période concernée, sensibilité d'un (futur) écrivain se conjuguent donc pour aiguïser l'intérêt et nous inciter à poursuivre le sujet plus en détails.

I La découverte des livres

La découverte des livres, les premières lectures occupent une

place particulière dans la bibliothèque personnelle que s'est constituée au fil des années tout lecteur, formant un ensemble, un tissu de références qui ne cessent de vivre dans sa mémoire affective. C'est ainsi que certains ouvrages se distinguent des autres, leur évocation ne manquant pas de faire surgir l'émotion. Ils restent indissociablement liés à une époque déterminée, les lectures de l'enfance étant à jamais associés à l'enfance d'un lecteur, aux rêves et aux espoirs de cette dernière. Que fut celle de Stendhal? Quels furent l'environnement, les conditions de la lecture du jeune Henri Beyle?

Dans cet essai d'autobiographie qu'est La Vie d'Henry Brulard où les aveux déguisés se mêlent aux déguisements avoués, Stendhal nous offre avec sensibilité une description de la manière dont cette enfance fut vécue, ressentie, ce dernier terme recouvrant également les sentiments et les ressentiments qu'elle abrita. Deux événements dominant, caractérisent ces années, qui ne cesseront de revenir sous la plume de l'écrivain pour sous-tendre toute son œuvre, qu'elle soit romanesque ou intime: la solitude et le rejet de la figure paternelle.

La solitude, qui imprègne les pages consacrées à l'enfance, apparaît à double titre, solitude de sa famille et solitude au sein de cette famille. En effet, en 1790, la mort de la mère jeta la famille d'Henri Beyle dans une retraite dont elle ne se départit jamais tout à fait, et cela sur un arrière-plan de tourmente révolutionnaire qui accentua la tentation du repliement sur soi. Suspectée d'aristocratie, elle se réfugia dans un isolement hautain proche de l'état de siège et se referma

sur ses membres. Dans ces conditions,

"cet âge a été pour (lui) une époque continue de malheur, et de haine, et de désirs de vengeance toujours impuissants. Tout (son) malheur peut se résumer en deux mots: jamais on ne (lui) a permis de parler à un enfant de (son) âge. Et (ses) parents, s'ennuyant beaucoup par suite de leur séparation de toute société, (l') honoraient d'une attention continue. Pour ces deux causes, à cette époque de la vie si gaie pour les autres enfants, (il) étai(t) méchant, sombre," (1)

Stendhal étouffe dans cette atmosphère triste et conformiste et, privé de la présence d'autres enfants de son âge qui seraient autant de possibles confidents que des compagnons de jeux, trouve une échappatoire au vide de ses journées dans la lecture. Il suit ainsi le parcours traditionnel d'un enfant solitaire qui vient chercher une "compensation" (2) dans les livres et connaître des sentiments qu'il n'a pas l'occasion d'éprouver dans sa vie quotidienne.

"Qu'on juge de l'effet de Don Quichotte au milieu d'une si horrible tristesse! La découverte de ce livre, lu sous le second tilleul de l'allée du côté du parterre dont le terrain s'enfonçait d'un pied, et là (il) (s') asseyai(t), est peut-être la plus grande époque de (sa) vie." (3)

Le bonheur de la lecture fut si intense que l'écrivain mûrissant retrouve à son évocation les émotions du jeune Henri Beyle. Les détails les plus infimes, les sensations les plus aiguës ressurgissent avec une facilité déconcertante, certains titres jouant comme un déclic heureux dans la mémoire affective de Stendhal. Aux livres s'attachent donc pour lui, et dans un ensemble inséparable, les conditions de leur lecture et les sentiments nés, suscités par cette dernière.

(1) Vie de Henry Brulard page 112

(2) Vie de Henry Brulard page 105

(3) Vie de Henry Brulard page 106

Des images s'attachent également à des lectures privilégiées. En effet, les gravures et les estampes qui accompagnaient certaines oeuvres ont alors joué une part capitale dans l'attrait exercé par celles-ci sur Stendhal. Ce rapport très fort à l'image n'est d'ailleurs pas étonnant, car caractéristique de la manière dont les enfants reçoivent, appréhendent un ouvrage. L'équation livre-livre d'images se vérifie ici, un phénomène très bien perçu par les éditeurs de littérature enfantine et dont ils ne manquent pas de tirer les conséquences. Les illustrations ont donc une grande importance et peuvent même, dépassant leur fonction première, inciter à une lecture précise,

"(Son) grand-père avait à lui, ou emprunté à la bibliothèque publique dont il avait été le promoteur, un exemplaire in-4° du voyage de Bruce en Nubie et Abyssinie. Ce voyage avait des gravures, de là son influence immense sur (son) éducation." (1)

Pareillement, l'envie de lire Don Quichotte, de découvrir son intrigue est née d'une rêverie autour des "estampes qui (lui) semblaient plaisantes". (2)

Le plaisir procuré par un livre, cet assemblage signifiant de mots, et qui est multiplié par la combinaison heureuse de ces derniers avec des images, permet ainsi à Henri Beyle de se soustraire un temps à la réalité morne et solitaire qui l'entoure, l'écrase de son silence. Mais plus encore la lecture lui permet de dépasser cette solitude à travers une complicité qu'il devine avec quelques auteurs et qui met à jour, répond "aux sentiments de (son) âme, sentiments inconnus à (lui)-même". (3) De fait les livres occupent un rôle unique dans la

(1) Vie de Henry Brulard page 101

(2) Vie de Henry Brulard page 105

(3) Vie de Henry Brulard page 299

découverte qu'il fait de lui-même et des autres. Un lien confiant s'instaure avec un petit nombre d'écrivains choisis, fondée sur l'intuition d'une connivence profonde dans les goûts et les opinions. Stendhal lit dans leurs écrits, en filigrane, une même manière d'appréhender le monde, si proche de la sienne.

"...je lis *Roméo*, il me semble que je relis quelque chose que j'aurais écrit le mois passé, tant ces sentiments découlent naturellement de ma manière de voir. Je trouve la poétique de Shakespeare dans *Roméo*, page 110 (acte III, scène III); je suis charmé de voir que je pense exactement comme cette *understanding soul*". (1)

Cette révélation, par le canal de la lecture, d'une parenté d'âme, d'"affinités électives" connaîtra ultérieurement son prolongement dans l'oeuvre de l'écrivain.

Mais l'enfant pressent déjà très bien le rôle particulier que peuvent jouer les livres dans la relation à autrui, permettant la reconnaissance d'une communauté de sentiments non seulement avec quelques écrivains mais aussi entre des lecteurs qui partagent une même approche de la réalité extérieure. Cette fonction de "reconnaissance" apparaît de façon récurrente dans les souvenirs autobiographiques. Une distinction s'opère dans l'entourage, les intimes selon qu'ils lisent ou non tel ouvrage apprécié par Stendhal. Ce critère est déterminant. Inversement, l'envie qu'a Henri Beyle de lire certains livres est étroitement dépendante de la personnalité du lecteur qui les lui a recommandés et du jugement qu'il porte sur ce dernier. Un plus ou un moins est alors affecté à des ouvrages indépendamment de leur valeur intrinsèque. Une connotation négative s'ajoute notamment aux ouvrages estimés par le père et, par un effet de balancier, ceux

(1) Journal page 668

que Chérubin Beyle rejette sont inmanquablement évalués de façon très positive. "(IL) avai(t) la plus entière confiance en (un) livre à cause de l'éloignement de (son) père". (1)

"Pour que rien ne manquât au pouvoir de Shakspeare sur mon coeur, je crois même que mon père m'en dit du mal." (2)

Par contre, et en réaction, Stendhal privilégiant, idéalisant certaines figures liées à l'image maternelle est favorablement prévenu envers les auteurs qu'elles aiment lire. Son goût est "gagnonisé", selon une formule très explicite et qu'il utilisera à plusieurs reprises. C'est ainsi que "(s)on excellent grand-père qui dans le fait fut (s)on véritable père et (s)on ami intime" (3) le guida dans la profusion de la production littéraire contemporaine et lui donna les bases solides de sa formation intellectuelle. Stendhal lui est grandement redevable d'avoir aiguisé une exigence innée de qualité tant dans le domaine des idées que celui du style. Cette sensibilisation à une littérature qu'il qualifiera plus tard d'"élégante", à une tradition libérale et raffinée l'a profondément marqué de son influence. Par l'éducation, tout un réseau de références se constitue alors, et Stendhal restera particulièrement attiré par les "belles idées littéraires et philosophiques" (4) qui illustrèrent le XVIIIe siècle français et dont il conservera une nostalgie certaine. Cette admiration pour une époque d'impertinente vivacité qui fut celle de Regnard, de Beaumarchais et de Duclos se lit jusque dans le choix du pseudonyme qu'il emploiera dans son Courrier anglais. En effet, les lettres sont supposées écrites par le petit fils de Grimm.

(1) Vie de Henry Brulard page 334

(2) Vie de Henry Brulard page 258

(3) Vie de Henry Brulard page 66

(4) Vie de Henry Brulard page 86

Enfin, au plus haut de la hiérarchie des influences qu'avoue Stendhal, les ouvrages associés à la mère trop tôt disparue apparaissent nimbés d'un pouvoir d'attraction et de suggestion unique.

"Mon respect pour le Dante est ancien, il date des exemplaires que je trouvais dans le rayon de la bibliothèque paternelle occupé par les livres de ma pauvre mère et qui faisaient ma seule consolation pendant la tyrannie Raillane..." (1)

Objets d'une évocation émue, ils sont l'un des derniers liens, le plus tangible, rattachant Stendhal à une époque heureuse qu'il vécut intensément, à un bonheur de relation avec un être qu'il adorait. Par delà la séparation physique, la présence de la mère est ici toujours sensible et perdure, se manifestant à travers les livres qu'elle aimait et que son fils reprend pour éprouver, le temps d'une lecture, le sentiment de leur réunion.

Les livres font ainsi, nous venons de le voir brièvement, résonner une corde très profonde dans le cœur de leur jeune lecteur: recours contre la solitude d'une enfance morne et solitaire, découverte de sa personnalité en la confrontant aux jugements, écrits d'autrui et moyen de communication privilégié avec quelques êtres élus. C'est par leur intermédiaire principalement que s'est affirmée et confortée la sensibilité tant intellectuelle qu'affective de Stendhal, et cela presque à l'insu de son entourage. Car nombre des lectures furent "en grande cachette." (2)

"Bientôt je me procurai la Nouvelle Héloïse, je crois que je la pris au rayon le plus élevé de la bibliothèque de mon père à Claix.

(1) Vie de Henry Brulard page 93

(2) Vie de Henry Brulard page 197

Je la lus couché sur mon lit dans mon trapèze à Grenoble, après avoir eu soin de m'enfermer à clef, et dans des transports de bonheur et de volupté impossibles à décrire. Aujourd'hui cet ouvrage me semble pédantesque et même en 1819, dans les transports de l'amour le plus fou, je ne pus pas en lire vingt pages de suite. Dès lors voler des livres devint ma grande affaire.

J'avais un coin à côté du bureau de mon père rue des Vieux-Jésuites où je déposais, à demi cachés par leur humble position, les livres qui me plaisaient; c'étaient des exemplaires du Dante avec des gravures en bois bizarres, des traductions de Lucien par Perrot d'Ablancourt (les belles infidèles), la Correspondance de Milord All-eye avec Milord All-ear du marquis d'Argens et enfin les Mémoires d'un homme de qualité retiré du monde." (1)

Car, dernier élément important dans la découverte des livres, la clandestinité des lectures confirme encore un peu plus ce que ses écrits laissent deviner du caractère secret et réservé d'Henri Beyle. En effet, cette clandestinité fut bien moins passivement subie que volontairement assumée. Si elle est explicable en partie par le sentiment d'incompréhension éprouvé face à un milieu familial étouffant, des motivations sont également à rechercher dans la pudeur qu'a toujours manifesté Stendhal envers les sujets lui tenant à coeur. De fait ses lectures et, plus tard, ses compositions, lui ont inspiré "la même pudeur que (ses) amours". (2) Il y a là une hésitation entre le désir de reconnaissance par autrui et la volonté de se préserver, de ne pas se rendre vulnérable en exposant ses goûts et ses enthousiasmes livresques. Il y a là surtout l'intuition que l'acte de lecture et les choix qui l'entourent sont révélateurs de la personnalité de leur lecteur et aident à cerner cette dernière.

"Quel a été mon état dans le monde?"

(1) Vie de Henry Brulard page 183

(2) Vie de Henry Brulard page 124

Mes maîtresses?
Mes lectures?" (1)

Cette intuition, nous la partageons lorsqu'une impulsion nous pousse, dans les premiers temps d'une connaissance, d'une amitié, à nous attarder quelque peu devant la bibliothèque que s'est constitué l'autre, et cela avec l'espoir secret de le mieux comprendre, d'essayer de le définir. C'est ainsi que l'ensemble des livres ayant provoqué l'intérêt de Stendhal, ou suscité une émotion, qu'elle soit de préférence ou de rejet, permet de pénétrer plus avant dans l'intimité de ce lecteur singulier. Par delà le jeu de mots, il "se livre" dans l'aveu des ouvrages qui ont attiré puis retenu son attention. S'il se refuse souvent, dans un souci de réserve coutumier, à mettre en avant ses choix, des tendances se dégagent néanmoins, dont nous allons tenter de rendre compte.

II Des "plaisirs littéraires"

Après la découverte initiale des livres, une sélection s'est donc opérée, tout naturellement, mais remarquable par l'étendue du corpus concerné. En effet, ce dernier est particulièrement vaste, deux causes s'étant ici conjuguées: une intense curiosité, proche de la boulimie, d'un être qui "dévora(i)t les annonces de livres à vendre qui arrivaient avec les journaux" (2) et une (in)formation littéraire très précoce, entreprise par un grand-père qui "adorait les lettres et l'instruction" (3) et qui fut le promoteur de la bibliothèque de Grenoble, l'une des premières bibliothèques municipales françaises.

(1) Journal page 479

(2) Vie de Henry Brulard page 184

(3) Vie de Henry Brulard page 219

"On lui doit la Bibliothèque. Ce ne fut pas une petite affaire. Il fallut d'abord l'acheter, puis la placer, puis doter le bibliothécaire". (1)

L'appétit de Stendhal fut immense, à travers des lectures étonnamment diversifiées, tant celles choisies par goût profond que celles procurées par le hasard d'une existence de voyageur et de diplomate. Dans les circonstances les plus extraordinaires et les plus défavorables à la lecture, il parvient, à chaque fois, à trouver un moment de répit et à découvrir un livre. La campagne de Russie est à cet égard intéressante, illustrant cette tendance dans ses manifestations les plus extrêmes. Non seulement

"(Il) y lu(t) quelques lignes d'une traduction anglaise de Virginie qui, au milieu de la grossièreté générale, (lui) rendit un peu de vie morale", (2)

mais également, et le thème du vol de livres revient sous sa plume

"(Il) pill(a) dans la maison, avant de la quitter, un volume de Voltaire, celui qui est intitulé Facéties". (3)

Sa curiosité est insatiable, amenant une grande fréquentation des cabinets de lecture et entraînant aussi l'achat de nombreux livres, chapitre qui occupe une ligne à part dans le budget de Stendhal (4). Il y a toujours des ouvrages, qui lui sont encore inconnus, pour attirer son attention. C'est ainsi que, tout au long de sa vie, Stendhal n'a cessé de constituer des listes de titres à connaître. Il a notamment dressé dans les Mélanges de littérature une longue énumération de livres à consulter, où les poèmes sanscrits voisinent avec la Bible et les Mille et une nuits, et cela dans l'intention de connaître les principales productions de l'esprit humain avant de se mettre lui-même à composer.

(1) Vie de Henry Brulard page 65

(2) Journal page 829

(3) Journal page 832

(4) Journal page 605

Parmi les raisons qui ont motivé une inscription sur ces listes, hormis des intérêts ponctuels, deux critères apparaissent de façon récurrente et déterminante: l'influence de l'ouvrage sur la vie littéraire contemporaine ou antérieure, l'impact de sa publication, ou bien le traitement d'un sujet touchant particulièrement Henri Beyle. Ce dernier opère très tôt une distinction, comme naturellement, dans ses lectures entre les livres qui lui donnent à réfléchir et aiguissent sa sensibilité et ceux qu'il lit par simple délassement et qui, pour utiliser un terme moderne, participent de la "paralittérature". Entrent dans cette catégorie

"...un tas de livres brochés, jetés confusément en L. C'étaient de mauvais romans non reliés que mon oncle avait laissés à Grenoble lors de son départ pour s'établir aux Echelles (Savoie, près de Pont-de-Beauvoisin)... J'ouvris quelques-uns de ces livres, c'étaient de plats romans de 1780 mais pour moi c'était l'essence de la volupté." (1)

Stendhal éprouva donc un plaisir certain à leur lecture, né essentiellement du sentiment d'évasion qu'ils lui permettent d'éprouver et des sensations de volupté qu'ils lui donnent. Plaisir qu'il avoue avec une grande franchise, mais il reconnaît également les limites de ces romans.

"Je lisais avec délices... Félicia (ou mes fredaines). Mais ce n'étaient pas des plaisirs littéraires. Ce sont des livres qu'on ne lit que d'une main..." (2)

Ce plaisir, pour réel qu'il soit, ne lui semble pas littéraire. Sa force et en même temps, côté pile, sa fragilité réside dans une immédiateté heureuse, mais qui ne soutient pas l'épreuve de la durée et n'invite pas à une relecture. De tels ouvrages laissent un souvenir d'ensemble, aucun d'entre eux n'étant un spéci-

(1) Vie de Henry Brulard page 180

(2) Vie de Henry Brulard page 259

men unique, qui dépasse le genre auquel ils appartiennent, se démarque et laisse une forte empreinte dans la mémoire, la sensibilité de leur lecteur.

Par contre, certains livres, répondant aux critères évoqués plus haut, ont individuellement attiré la curiosité de Stendhal, éveillé son intention de les lire, mais un dernier élément s'est alors révélé nécessaire pour qu'ils retiennent son attention, fassent naître son enthousiasme. En effet, nous n'insisterons jamais assez sur l'importance qu'a revêtue le style d'un ouvrage dans l'appréciation portée par Stendhal, jouant un rôle éminemment sélectif, discriminatoire. En tant que lecteur, il est sensible à un style dénué de fioritures, "naturel", ce mot prenant une connotation particulièrement positive dans ses écrits. Car, Henri Beyle a toujours exécré l'affectation sous tous ses aspects, et il condamne ici l'importance prise par les effets de style sur le contenu, qu'il soupçonne masquer une certaine banalité, voire une sclérose, de la pensée. L'enflure peut même appeler un déchiffrement de l'œuvre...

"Mme de Stael m'a fait mal. Ce style tendu..... En mettant ses phrases en style naturel, je me suis aperçu qu'elles ne cachaient presque que des idées communes, et des sentiments visiblement exagérés pour ce lui qui sent. Je ne mettrai point cet extrait, comme j'en avais le projet". (1)

En cela, Stendhal est directement issu de ce XVIII^e siècle pour lequel l'écriture était un moyen et non pas une fin. Il convient de "tondre (son) style" (2) et de refuser la pédanterie, les figures de style gratuites. Cette position ne manque pas d'influer sur ses jugements littéraires, très critiques vis-à-vis

(1) Journal page 657

(2) Journal page 308

d'auteurs célèbres et célébrés, et qui, donnant le ton à la littérature contemporaine, ont fait de "la recherche du pathos" (1) et de "la confection de belles phrases" (2) une règle tacite mais impérieuse. Stendhal n'a pas de mots trop durs pour blâmer, dans ses productions majeures comme dans ses avatars les plus mineurs, cette inclination.

".... le style emphatique ou déclamatoire est aujourd'hui le défaut dominant de nos prosateurs. Les meilleurs critiques de tous les pays reprochaient déjà à quelques écrivains du siècle de Louis XIV un certain degré d'ostentation. Pourtant, MM. de Chateaubriand, Marchangy et d'Arincourt ont porté l'ampoulé à un tel excès que, lorsque par hasard nous prenons les oeuvres des auteurs de Louis XIV sur les rayons de nos bibliothèques, nous sommes étonnés de leur aisance et de la simplicité de leur style". (3)

Bien que Chateaubriand soit nommément visé comme l'un des initiateurs de cette mode, de ce détournement du fond au profit de la forme, Stendhal réserve néanmoins ses attaques les plus vigoureuses à Mme de Staël et à Jean-Jacques Rousseau. Il est d'autant plus irrité par l'emphase de leur style qu'il se sent, souvent, très proche de leur sensibilité. En effet,

"rien n'est pénible pour (lui) comme la lecture d'un livre enflé sur les choses qu'(il) aime". (4)

Mme de Staël apparaît ainsi comme l'un des deux exemples les plus frappants de ce rejet formel qui fait passer au second plan dissimulé, une affinité certaine dans les goûts pré-romantiques et les prises de position paradoxales. Il est notamment difficile de parcourir De la Littérature sans découvrir une correspondance d'idées avec Stendhal, tous deux reprenant à leur compte et l'adaptant à la littérature la théorie des climats de Montes-

(1) et (2) Lettres de Paris page 197

(3) Esquisses de la société parisienne page 268

(4) Pensées (citation rapportée par V. del Litto dans La vie intellectuelle de Stendhal)

quieu. L'étude comparative des littératures depuis leurs premiers balbutiements, "considérée(s) dans (leurs) rapports avec les institutions sociales" ne manque pas de trouver une résonance dans les thèmes stendhaliens de la relativité du goût et d'un lien affirmé entre le développement des arts dans un pays et son organisation politico-économique.

"Comme une belle pêche passe en quelques jours, l'esprit passe en deux cent ans, et bien plus vite s'il y a révolution dans les rapports que les classes d'une société ont entre elles, dans la distribution du pouvoir dans une société". (1)

Un écho s'entend d'une oeuvre à l'autre, et une conversation aurait pu s'instaurer entre ces deux esprits curieux de tout, prompts à comprendre et également à trancher. Stendhal reconnaît effectivement qu'"il y a de bien belles vérités dans son livre" (2), mais cependant "l'enflure de Mme de Staël le dégoûte" (3). La forme des écrits, en dépit de leur contenu si intéressant, a donc joué ici, de façon catégorique, un rôle préventif. Le dialogue ne peut s'établir avec un auteur qu'il éprouve le besoin de "traduire en français" (4) et qui se montre fatiguant par "l'enflure générale, le tendu du style, le sérieux continué qu'on voit vouloir exiger le respect, quelquefois du galimatias enflé, absolument faux" (5). Une telle insistance souligne combien cette question du style est importante pour Stendhal, en ce qu'une écriture affectée lui retire l'impression, dont il jouit, d'une communication directe avec l'auteur, ainsi que l'illusion qu'il aurait pu écrire ces pages. A contrario, ses auteurs favoris lui ont procuré cette sensatio

(1) Vie de Henry Brulard page 399

(2) et (3) Journal page 342

(4) Correspondance (lettre du 20-08-1805)

(5) Journal page 377

"Je reviens à Paris en lisant Helvétius, il me semble que je lis des notes écrites par moi en style lâche, tant je suis d'accord avec lui". (1)

Cette attention portée au style croît encore à la lecture des oeuvres de fiction. Alors que Stendhal n'a jamais caché son intérêt pour les récits émouvants, les belles histoires d'amour, il a particulièrement apprécié les Lettres de la religieuse portugaise (2), les romans de Mme de Staël l'exaspèrent par leur côté apprêté, la recherche d'émotions toujours plus fortes. Les sentiments de Delphine et de Corinne ne le touchent pas dans leur exagération.

Enfin, et surtout, cette question de l'écriture éclaire de façon exemplaire l'épineux rapport stendhalien à Rousseau, à la fois rejeté pour son pathos et sa sentimentalité vague, et si proche d'Henri Beyle par sa sensibilité passionnée, une même manière de sentir et d'appréhender le monde.

"... les vieilles définitions du génie qui vivent encore au fonds de (son) coeur, les opinions de Rousseau qui y sont de même, (lui) donnent du dégoût pour tout ce qu'on n'acquiert que par une habitude constante et sage". (3)

C'est ainsi que, dégoûté de la sordidité politique et des compromissions sociales, Lucien Leuwen sur la route de Rome fait le pèlerinage de Clarens pour croire que la douceur et l'authenticité de l'émotion existent encore quelque part. Clarens dont Les Echelles semblent comme une annexe dans la Vie d'Henry Brulard, une commune nostalgie se lisant pour une existence simple et joyeuse loin de toutes les sophistications mondaines. L'empire initial de Rousseau sur Stendhal a sa source dans cet

(1) Journal page 616

(2) Journal page 184

(3) Journal page 428

reconnaissance d'une communauté de sentiments entre l'écrivain et son jeune lecteur, prolongée par un charisme effusif auquel celui-ci s'abandonnait heureusement. Il se détache alors des années de formation le souvenir ému de La Nouvelle Héloïse dont la lecture se fit "avec larmes et dans des transports d'amour pour la vertu" (1), à travers un enthousiasme que les relectures viendront tempérer de plus en plus fortement. Le jugement laudatif se nuance de réserves sérieuses quant au style, à une expansivité sentimentale que Stendhal trouve désormais verbeuse et emphatique et qui, élément pour lui essentiel, détruit le pouvoir de suggestion de l'oeuvre.

"... enfin, de chute en chute, la sublime Madame Grandet, dont Rousseau était l'horreur, fut obligée d'avoir recours à La Nouvelle Héloïse. (...) Il se trouva que l'emphase un peu pédantesque qui fait fermer ce livre par les lecteurs un peu délicats était justement ce qu'il fallait pour la sensibilité bourgeoise et commençante de Madame Grandet". (2)

De fait, en ce qui concerne Rousseau, Stendhal restera partagé entre une complicité affective et un rejet stylistique, choisissant parfois de privilégier l'un de ces deux aspects mais qui demeurent indissociables. Et, de "l'engouement" (3) à la critique, c'est un sentiment de déception qui s'impose, domine, envers un écrivain dont la sensibilité pré-romantique s'accordait si bien à la sienne, communiant notamment dans le même goût des paysages alpestres, lieux évocateurs par excellence de l'émotion et du naturel. Stendhal éprouve d'autant plus vivement ce désappointement qu'il imagine un Rousseau dépouillé de son emphase e

(1) Vie de Henry Brulard page 197

(2) Lucien Leuwen page 1364

(3) Journal page 428

son affectation, et perçoit la dimension qu'il aurait pu acquérir dans ces conditions. Il le dépeint comme

"... un homme qui, s'il avait su s'abstenir d'une malheureuse pédanterie, eût été le Mozart de la langue française et aurait produit un bien plus grand effet que Mozart sur les coeurs des hommes". (1)

L'emploi de cette équivalence musicale aide à appréhender un peu mieux ce que demande Stendhal, à travers une oeuvre littéraire, à un écrivain: produire un "effet", susciter des émotions. L'aune d'un ouvrage réside ainsi dans sa capacité à faire naître des sensations, une rêverie s'organisant alors et se développant autour de ces dernières. Or, une intrigue émouvante n'est pas, à elle seule, suffisante pour provoquer un tel résultat, il convient que les mots dans lesquels elle est contée ne trahissent pas, traduisent le pouvoir de suggestion qui lui est inhérent. Dans la mesure où le langage est le catalyseur de la rêverie, l'adéquation doit être parfaite entre le fond et la forme, et ne permettre aucun des écarts qu'entraîne un style conventionnel ou emphatique. Un tel style a l'effet d'une douche glacée sur Stendhal et empêche ce dernier de coller, d'adhérer au récit. De plus, l'illusion est détruite d'une transparence de l'oeuvre, aspect auquel il est très sensible et que seul un langage proche de celui utilisé dans la correspondance familière peut rendre. Stendhal a effectivement besoin de sentir une sensibilité s'exprimer à travers l'idiome particulier, sans figures de style gratuites, de chaque écrivain pour vibrer avec ce dernier. C'est donc ce style épistolier, "naturel" qu'il recommande à son amie

(1) Journal page 591

Mme Jules Gauthier lorsque celle-ci se mêle d'écrire un roman et qu'illustre notamment La Vie de Marianne, ouvrage auquel Stendhal songera en écrivant Lamiel. Plus tard, l'écrivain aura la volonté de rédiger ses livres "comme une lettre à un ami" (1) (et peut-être plus que cela) lecteur.

L'exigence formelle, nous venons de le voir trop brièvement, s'impose comme un élément déterminant dans le jugement de valeur porté sur une oeuvre littéraire, pouvant détourner d'un contenu intéressant a priori Stendhal. Et justement, quels furent, en la matière, ses sujets de prédilection, ses goûts profonds?

III Psychologie et romanesque

L'une des préoccupations majeures d'Henri Beyle fut de parvenir à une connaissance précise, "logique", de la nature humaine, à travers la moisson de "petits faits vrais" qui constituaient autant de précieuses indications sur cette dernière. Ce désir d'apprendre et de comprendre le poussa, en littérature, vers des ouvrages s'attachant à dépeindre des caractères et/ou des moeurs à étudier des passions.

"Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du coeur de l'homme est sans intérêt pour moi". (2)

Ce souci apparaît de façon récurrente dans son Journal et concerne aussi bien les oeuvres de fiction que de réflexion.

"Je ne retiens que ce qui est peinture du coeur humain. Hors de là, je suis nul. Il en est des romans comme de l'histoire". (3)

Après avoir trouvé dans les écrits d'Helvétius et de Tracy une base philosophique, une doctrine sensualiste à laquelle il ne

(1) Vie de Henry Brulard page 32

(2) Journal page 711

(3) Journal page 710

cessera d'adhérer sur "la formation des idées, l'art de les exprimer et la façon de conduire le raisonnement" (1), il va en chercher des illustrations dans ses lectures. Car si "l'idéologie, en apprenant à penser, permet de mieux se connaître; la connaissance de l'homme, de son côté, réclame des faits qui puissent servir de base aux jugements" (2). C'est ainsi que Stendhal s'intéressera aux livres de mémoires et aux récits de voyages précisément parce qu'ils offrent des faits.

Le goût pour l'histoire est ancien. Dès l'âge de vingt ans, mettant à contribution ses auteurs favoris, il entendit consacrer à l'histoire une partie de son activité littéraire et projeta d'écrire tantôt l'histoire de la république romaine tantôt une histoire romaine, tantôt encore un nouveau Siècle de Louis XIV. Comme nombre de ses contemporains, il avait lu la Vie des hommes illustres et Plutarque fut, dans sa jeunesse, l'un de ses écrivains préférés dont il recommanda chaudement la lecture à sa soeur Pauline. De même, il a particulièrement admiré les Révolutions romaines de l'Abbé Vertot qui avait connu un grand succès. Son intérêt ne s'est jamais démenti pour l'histoire romaine et s'est manifesté à travers le désir de se tenir au courant des plus récents travaux sur le sujet, une actualisation réussie dont témoignent maints détails des Promenades dans Rome. Cette période regorge, en effet, de faits qui développent l'enthousiasme inné, voire la fascination, de Stendhal pour le sublime et l'énergie, une tendance héroïque qu'illustre également son goût pour les

(1) Esquisses de la société parisienne page 300

(2) La vie intellectuelle de Stendhal page 294

tragédies de Corneille et d'Alfieri.

Mais l'intérêt de Stendhal ne se limite pas seulement à cette époque fertile en événements et qui correspond si bien à ses aspirations les plus intimes. Il se penche aussi, avec une vive curiosité, sur tout récit contenant des anecdotes pittoresques et susceptible d'être lu

"avec fruit, avec augmentation de (son) magasin d'idées, ou plutôt avec rectification de (ses) idées, et approche toujours plus voisine de la vérité" (1).

De fait, défilent dans ses écrits critiques et autobiographiques les titres et commentaires d'un nombre considérable d'ouvrages de mémoires qu'il a lus, la plume à la main, avec attention. C'est un genre qui l'attire dans toute sa diversité, et cela dans ses auteurs les plus mineurs à ses écrivains majeurs. Certains livres ont, par exemple, retenu l'attention de Stendhal par la personnalité de leur auteur, apte à jeter une lumière originale sur des événements singuliers. Ce fut le cas de Mme Campan (2), de Besenval (3) ou de Fouché (4). Parmi les découvertes, il y eut des surprises heureuses, ainsi celle procurée par les Mémoires de Cléry, ancien valet de chambre de Mme Royale.

"Voilà un livre sincère et presque dépourvu d'affectation. Il est rafraîchissant de le lire aujourd'hui que le moindre petit journal prétend au langage pittoresque et au style original, noble et élégant. Le courageux et respectable Hanet Cléry a maintenant 70 ans et est aveugle; il raconte en une langue simple tout ce qui lui est arrivé depuis 1776 jusqu'en 1823" (5).

Et surtout, le goût pour la psychologie trouve sa mesure, se nourrit des observations que Beyle recueille sur les caractères et la société décrits dans ces publications d'où, à côté d'auteurs

(1) Journal page 885

(2) Lettres de Paris page 198

(3) Journal page 695

(4) Lettres de Paris page 205

(5) Lettres de Paris page 198

pouvant être qualifiés de "ponctuels", se démarquent deux grands écrivains que Stendhal ne cessera de louer et de pratiquer: le cardinal de Retz et le duc de Saint-Simon.

"... mon seul plaisir en lecture était Shakspeare et les Mémoires de Saint-Simon, alors en sept volumes, que j'achetai plus tard en douze, éd(itio)n avec les caractères de Baskerville, passion qui a duré comme celle des épinards au physique et qui est aussi forte pour le moral à cinquante-trois qu'à treize ans" (1).

Saint-Simon est en effet remarquable dans l'art de raconter des "bagatelles", ces "petits faits vrais" que prise tant Stendhal. Un microcosme social revit alors, avec acuité et abondance de détails, sous les yeux fascinés de son lecteur, à travers les rites et les idiosyncrasies qui le constituent. Mais l'observateur des mœurs, le sociologue, est également un fin psychologue qui excelle à exécuter les portraits des membres de la famille royale et des courtisans de Louis XIV. Ce mélange des perspectives fait la force de l'oeuvre, qui atteint une certaine universalité. Le talent de Retz n'est pas moindre. Ce diable d'homme que Stendhal aurait aimé avoir "pour ami" (2) donne un tableau précis, vu de l'intérieur, de l'aristocratie française au moment de la Fronde. Les aphorismes sont piquants, et le rythme enlevé pour un récit que Retz sait merveilleusement mettre en valeur et colorer de romanesque.

"... ce plaisir profitable que l'on trouve dans un récit bien médité, parachevé et pittoresque. C'est ce plaisir que donne le cardinal de Retz dans ses Mémoires où il peint la terreur qu'il éprouva avec Turenne quand, rentrant de la campagne au point du jour, ils virent 300 capucins qui s'avançaient pour se baigner dans la Seine. Dans l'obscurité, ils prirent les moines pour une légion de démons venus pour les emporter. Cet exemple amusant, qu'à mon grand regret je dois trop abréger, démontre qu'un récit bien raconté se fixe dans le souvenir..." (3).

(1) Vie de Henry Brulard page 327

(2) Journal page 697

(3) Esquisses de la société parisienne page 290

Enfin, dans l'étude de la nature humaine, les récits de voyages apparaissent très tôt à Stendhal comme un adjuvant indispensable des livres de mémoires. L'attrait pour ce type d'ouvrages n'est pas récent et remonte aux premières lectures, à la découverte enchantée du Voyage de Bruce en Nubie et Abyssinie et de ses gravures (1); mais il s'est ensuite accru d'une dimension supplémentaire, celle de la continuation, à l'époque contemporaine, de l'exploration entreprise dans le passé. Loin de présenter une vision superficielle et jolie d'une contrée, le voyage est principalement l'occasion de rencontres, permettant d'approcher les habitants et les moeurs des sociétés traversées.

Sa forme librement digressive qui est celle d'un journal tenu par un voyageur attentif et passionné par ce qui l'entoure, s'inscrivant, dans les meilleurs des cas, dans la tradition de Montaigne, ne pouvait manquer de séduire Stendhal. Il la reprendra plus tard à son propre compte, faisant surgir dans son oeuvre l'écho de ses lectures. C'est ainsi qu'il est difficile de lire les Mémoires d'un touriste sans évoquer le souvenir d'Arthur Young et de son voyage en France.

"Arthur Young réveille le désir de voyager en France, son livre à la main, mais il faudrait aussi avoir une passion dans le coeur pour y trouver autant de plaisir que lui" (2).

De même, Stendhal a été un lecteur attentif des Lettres historiques et critiques sur l'Italie du président des Brosses qu'il mentionnera à maintes reprises, tant dans les éditions de Rome, Naples et Florence que dans les Promenades dans Rome. Il appréciera tellement cet ouvrage que, lorsque son cousin Romain Co-

(1) Vie de Henry Brulard page 101

(2) Journal page 561

lomb en proposera une nouvelle édition en 1836, il écrira à ce sujet un article élogieux, primitivement conçu comme une préface à cette dernière.

Récits de voyages et livres de mémoires participent donc d'un même objet: satisfaire le goût de Stendhal pour la psychologie, la connaissance du cœur humain. Mais simultanément, par le pittoresque de leurs anecdotes qui sont autant de mini-récits, ils répondent à l'attrait de leur lecteur pour tout ce qui est romanesque et qui donne le plaisir jaloux de se perdre dans l'intrigue, de s'en laisser conter.

En effet, loin d'être insensible à l'"aventure", Beyle s'est intéressé, de son propre aveu, à nombre de livres qui lui permettaient de nourrir et de délasser son imagination, et a trouvé un grand intérêt à leur narration, aux développements du récit. Parmi les ouvrages de fiction, certains se sont alors imposés par leur richesse en la matière, occupant une place essentielle dans le palmares personnel que s'est constitué, au fil de ses lectures, Stendhal.

"Le propre d'un roman doit être que le lecteur qui le commence le soir veille tard la nuit pour le finir: révéler l'intrigue d'un roman avant qu'il ne paraisse équivaudrait donc à lui voler la plus grande partie de son intérêt" (1).

Stendhal lecteur, c'est ainsi un choix d'ouvrages mêlant inextricablement "la peinture profonde des caractères" (2) et "un récit bien raconté" (3), dans une combinaison heureuse qui suscite la "cristallisation", cette expérience particulière évoquée dans De l'Amour.

(1) Esquisses de la société parisienne page 189

(2) Journal page 361

(3) Esquisses de la société parisienne page 290

Car, par un phénomène semblable à celui qui transforma le lac de Côme, Milan, la Lombardie et l'Italie, le Matrimonio segreto de Cimarosa et les tableaux du Corrège, des livres singuliers devinrent autant de "rameaux de Salzbourg" autour desquels l'imagination de Stendhal s'est déployée de façon intense et a déclenché une rêverie "sublime" et créatrice d'images, telles celles "que (son) imagination avait fabriquées en lisant l'Arioste" (1). "Le pouvoir de broder" (2) s'investit dans ses lectures et, notamment, les personnages livresques acquièrent une réalité nouvelle, s'incarnent dans des êtres de chair et de sang avec lesquels Beyle établit des rapports émotionnels.

"L'Arioste forma mon caractère, je devins amoureux fou de Bradamante que je me figurais une grosse fille de vingt-quatre ans avec des appas de la plus éclatante blancheur" (3).

Le lien entre lecture et imagination a rarement été aussi évident, quelques livres privilégiés apparaissant comme le catalyseur, le support d'une dérive rêveuse de la sensibilité, cette sensibilité que Stendhal qualifie lui-même de "brûlante" (4) et d'"excessive" (5). "Le robinet de (son) imagination et de (sa) sensibilité" (6) s'ouvre ainsi à la lecture d'ouvrages éminemment romanesques d'où "les traits comiques" (7) et "l'ignoble" (8) sont exclus.

"Il faut (...) lorsqu'on peint les passions, les montrer dans des êtres où tout ce qui ne tient pas à la passion soit parfait. Autrement le dégoût fera tomber le livre des mains du lecteur. Il faut peindre l'Apollon du Belvedere dans les bras de la Venus de Medicis, dans les plus délicieux jardins des environs de Naples et non un gras Hollandais sur sa Hollandaise dans un sale entresol. Les degrés de passion sont les mêmes, mais voyez l'effet..." (9).

(1) Vie de Henry Brulard page 197

(2) Journal page 724

(3) Vie de Henry Brulard page 107

(5) Journal page 921

(6) et (8) Journal page 909

(9) Pensées (citation rapportée par V. del Litto dans *La vie intel.*

(4) Journal page 340

(7) Journal page 154

La curiosité et l'attention sont très vives envers le romanesque, envers tout ce qui est communément regroupé sous ce terme: singularité des aventures, intensité des passions... C'est sans effort, quasi naturellement, que des développements sont alors construits à l'intrigue qui, en plus de sa fonction première, s'affirme également comme un riche point de départ au service de l'imagination du lecteur, loin d'être passive et passivante. Le déchiffrement de l'oeuvre se transforme en création, co-participation au récit élaboré par l'auteur, ce processus si bien décrit par Michel Tournier. "Un livre n'a pas un auteur, mais un nombre indéfini d'auteurs... L'écrivain le sait, et lorsqu'il publie un livre, il lâche dans la foule anonyme des hommes et des femmes une nuée d'oiseaux de papier, des vampires secs, assoiffés de sang, qui se répandent au hasard en quête de lecteurs. A peine un livre s'est-il abattu sur un lecteur qu'il se gonfle de sa chaleur et de ses rêves. Il fleurit, s'épanouit, devient enfin ce qu'il est: un monde imaginaire, foisonnant, où se mêlent indistinctement, comme sur le visage d'un enfant les traits de son père et de sa mère, les intentions de l'écrivain et les fantasmes du lecteur" (1). C'est ainsi que Stendhal lisait et qu'il nous invite à lire, rappelant, mettant en valeur la part de subjectivité active que doit comporter toute lecture.

D'une telle lecture et des plaisirs d'imagination qu'elle procure naissent fortement des émotions, semblables à celles que susciterent Les Liaisons dangereuses (2). Stendhal s'investit dans la fiction avec ses expériences antérieures, ses sentiments et

(1) Le vol du vampire page 12

(2) Journal page 737

ses connaissances, et charge d'affectivité l'acte de lire. De fait, toute oeuvre est connotative et son appel s'apprécie, de façon individuelle, par les échos qu'elle éveille dans chacun de ses explorateurs.

"Un roman est comme un archet, la caisse du violon qui rend les sons c'est l'âme du lecteur. Mon âme alors était folle..." (1)

Dans le surgissement des émotions qui s'ensuit, héroïsme et tendresse jouent un rôle détonant et constituent les deux aspects indissociables d'une même quête que nous allons toutefois, le temps d'une brève étude, distinguer artificiellement.

Le romanesque héroïque, tout d'abord, a exercé une énorme attraction sur la sensibilité du jeune Henri Beyle et conservera toujours un grand pouvoir de séduction et de suggestion. Il y a, en effet, très profondément, en Stendhal une inclination pour la noblesse et l'élévation des sentiments, la peinture des caractères "énergiques" et le langage "sublime", deux qualificatifs qui prendront dans son oeuvre une signification unique, entraînant l'évocation de tout un arrière-plan superlatif. Cet "espagnolisme", hérité de sa tante Elisabeth (2), explique nombre de ses enthousiasmes littéraires, favorables aux oeuvres dramatiques de Corneille (3) et Shakspeare (4) et, surtout, aux romans de Cervantès (5), de l'Arioste (6) et du Tasse. La Jérusalem délivrée de ce dernier allait notamment demeurer l'un de ses ouvrages favoris, autorisant maintes relectures, tout aussi fructueuses.

"Je lis avec le plaisir le plus soutenu et le plus vif le XVIIe chant de la Gerusalemme, celui où Renaud abandonne Armide. Je me répétais sans cesse: "Mon Dieu! Que c'est beau!"... J'ai trouvé mon admiration pour le Tasse aussi vive que dans ces jours de sensibilité où

(1) Vie de Henry Brulard page 180

(2) Vie de Henry Brulard page 85

(3) et (4) Vie de Henry Brulard page 388

(5) et (6) Vie de Henry Brulard page 259

Je contemplais les étoiles avec tant de plaisir du haut du quatrième étage de M. Paquin, rue d'Angivillier" (1).

Les couleurs tendres, quant à elles, sont rarement absentes des livres que goûte Stendhal. Les phrases "de sentiment, de ces phrases qui rendent (son) cœur attentif" (2) sont nécessaires à la cristallisation heureuse autour d'un récit. De fait, Beyle a été également très sensible, dans l'ouvrage précité, à "cette nuance divine exprimée par le Tasse, (à) ce cœur combattu d'Herminie entre l'amour et la pudeur" (3). Les surprises et les combats de l'amour sont ainsi l'un de ses sujets de prédilection et il enrage de leur traitement par certains auteurs qui gâtent un "bon sujet" (4) par "leurs effusions sentimentales" (5) et le transforment en "romans pour femmes de chambres" (6). La retenue que Stendhal a manifestée dans son existence se retrouve ici dans ses choix de lecteur.

Parmi ceux-ci, le romanesque tendre et pudique occupe donc une place privilégiée et, à cet égard, la littérature française est bien représentée. C'est ainsi que les Mémoires d'un homme de qualité de l'abbé Prévost lui parurent "certainement l'un des (romans) les plus touchants qui existent" (7). De même, il a été particulièrement touché par Adolphe de Constant,

"où l'auteur a peint avec une extrême vérité les tourments éprouvés par un homme aux sentiments délicats qui veut se séparer d'une maîtresse qu'il n'aime plus..." (8)

Enfin, à la liste des romanciers qui ont eu la faveur de Beyle, il convient d'ajouter "Mme de Duras (qui) a peint les tableaux les plus touchants de l'amour en lutte contre les dif-

(1) Journal page 582

(2) Journal page 101

(3) Journal page 788

(4), (5) et (6) Esquisses de la société parisienne page 275

(7) Vie de Henry Brulard page 122

(8) Esquisses de la société parisienne page 299

ficultés et les malheurs" (1) et dont le dernier ouvrage Olivier inspirera Armance.

La littérature allemande, elle, n'apparaît que de façon très mineure. Fait révélateur, pendant son séjour à Brunswick, plutôt que de s'intéresser aux auteurs locaux et à leurs oeuvres, Beyle a poursuivi avec application son étude de la langue anglaise. Un ouvrage cependant l'a profondément ému, Werther, dont le souvenir se lit dans un chapitre essentiel de De l'Amour, consacré à l'opposition antithétique entre ce personnage éponyme et celui de don Juan.

Par contre, et dominant toutes les autres, la littérature anglaise taille la part du lion dans le palmarès personnel de Stendhal. Le goût pour la langue, dont plusieurs idiomes parsèmeront ses écrits, n'explique pas à lui seul un tel engouement et la cause déterminante est à rechercher dans le formidable développement, le renouveau que connut dans ce pays, au XVIIIe siècle, la forme romanesque. Richardson en fut l'initiateur, que Diderot contribua à révéler à ses compatriotes.

"A Paris, l'autorité de Diderot sur la littérature fut énorme, et il aimait à la folie les romans de Richardson. Aujourd'hui encore, en 1828, la publication de Clarisse Harlowe marque une époque morale dans la vie de la plupart de nos vieillards de cinquante à soixante ans" (2).

Pamela, Clarisse Harlowe et Grandisson témoignent d'une nouvelle "époque", d'une avancée du roman qui atteignit alors une maturité certaine dans les rebondissements de l'intrigue et la psychologie des caractères. Stendhal fut très réceptif à cet aspect, la lecture de Grandisson s'étant faite " en fondant en

(1) Esquisses de la société parisienne page 273

(2) Esquisses de la société parisienne page 282

larmes de tendresse dans un galetas du second étage de la maison de Claix où (il se) croyai(t) en sécurité" (1).

Le genre fut ensuite porté à son apogée par Fielding qui créa Tom Jones, "l'un des plus grands ouvrages que la littérature moderne ait produits" (2). L'admiration de Stendhal s'exprime de manière récurrente et indiscutable envers un ouvrage qui a réussi l'équilibre précaire du rire et de l'émotion et dans lequel il a spécialement remarqué

"...cette admirable intensité de coloris que l'on trouve si souvent...et qui, selon (lui), vaut à cet ouvrage une place au premier rang de ceux que les modernes veulent opposer à l'Illiadé" (3).

Tom Jones, c'est donc un immense plaisir de lecture, source de rêveries heureuses, et c'est aussi un bonheur d'écriture à chaque évocation, à travers des phrases où éclate la jubilation, dans un accord harmonieux, universel avec le monde extérieur. "Journée de printemps, long bain, Tom Jones, bonheur" (4).

Richardson et Fielding, parce qu'ils ont célébré les noces du romanesque et de la psychologie, se détachent ainsi comme des figures de proue dans la littérature anglaise et dans la littérature tout court.

Ce double intérêt psychologie et romanesque est présent dans toutes les admirations livresques de Stendhal, faisant fi des modes. C'est pourquoi, tout en lui reconnaissant des mérites, il considère comme surfait le succès de Walter Scott, écrivain alors en vogue (5), et déplore avec insistance la platitude, le manque de vivacité de ses écrits qui préviennent le processus de cristallisation.

(1) Vie de Henry Brulard page 297 (4) Journal page 551

(2) Lettres de Paris page 97 (5) Lettres... page 97

(3) Esquisses de la société parisienne page 189

Le reproche est d'importance, le plus grave qui puisse être fait. Car Stendhal lecteur, nous l'avons vu rapidement, trop rapidement, c'est non seulement une exigence de qualité, tant au niveau de la forme que du fond, mais surtout l'exemple le plus achevé de la créativité de la lecture, d'une confiance en la sensibilité, les pouvoirs d'imagination du lecteur.

+++++

CONCLUSION :

De la lecture active à l'écriture

Donner à connaître et à rêver, tels sont les deux besoins stendhaliens que comblèrent les oeuvres littéraires. En effet, dans ses lectures, Beyle a constamment cherché, et dans un même mouvement, des éléments d'expérience, de comparaison et des sources d'émotions. Par cette avidité à apprendre, à découvrir et à imaginer, il est le fils de ce XVIIIe siècle finissant, pré-romantique, qui ne voyait aucune contradiction entre les élans du coeur et un savoir encyclopédique, une réflexion sur la nature humaine et le monde. Mais c'est son enfance triste et solitaire qui l'a amené à trouver dans les livres, de façon quasi exclusive, les réponses aux questions qu'il se posait, les amitiés dont il était privé.

Les livres ont donc été ses amis et ses professeurs, à la fois apprentissage et appréhension du monde. Malgré les inévitables désillusions, nées du décalage entre la réalité livresque et la réalité réelle, Stendhal ne s'est jamais complètement défait de l'habitude de pouvoir (presque) tout attendre d'un ouvrage. Qu'il soit un adjuvant à l'ennui ou un agent provoquant la sensibilité, l'intelligence de son lecteur, le texte littéraire est toujours un événement pour lui, un merveilleux support.

Dans sa volonté d'absorber, d'assimiler, le contenu de l'oeuvre, la lecture se fait alors la plume à la main. Stendhal commence ici à écrire, dans un processus qui est d'abord uniquement passif,

copiant des phrases dans lesquelles il retrouve son point de vue, se reconnaît. Il n'est que de parcourir le Journal pour rencontrer, à maintes reprises, l'expression "to take" (à prendre), concernant ces mêmes énoncés. C'est ainsi que, fréquentant avec assiduité la Bibliothèque Nationale, Stendhal a constitué un cahier de Pensées qui regroupait des citations tirées de divers ouvrages auxquels son esprit curieux s'était intéressé. Le phénomène d'appropriation est total mais unilatéral, Beyle se contentant de reprendre des prédicats sans leur ajouter cette part qui lui est personnelle et qui taillerait le texte à sa propre mesure. Mais un glissement s'est fait progressivement et une inter-action s'instaure, de plus en plus forte, entre le livre et son lecteur. Des citations aux marginalia, l'écriture dans le blanc imprimé permet d'assumer une lecture critique, en même temps que de nourrir, d'étoffer l'ouvrage des réflexions et des émotions qu'il suggère à Stendhal. Cette juxtaposition de deux écritures, qui enrichit l'oeuvre de multiples connotations devient un rituel. De fait, au cours de Brulard, Beyle signale explicitement son recours à ce procédé:

"Dès que j'aurai reçu une Histoire de la Révolution de M.Thiers, il faut que j'écrive dans le blanc du volume de 1793 les noms de tous les généraux pairs qui viennent de condamner M.Thomas, afin de les mépriser suffisamment tout en lisant les belles actions qui les firent reconnaître vers 1793" (1).

Dans les pages de garde, dans les marges, des livres personnels, ont donc été notées des centaines de réflexions et d'allusions, souvent datées, et qui sont comme autant de balises sur le par-

(1) Vie de Henry Brulard page 153

cours littéraire et sentimental de leur auteur.

Enfin, l'écriture stendhalienne va prendre une autre dimension et s'inscrire, seule, sur la page blanche, reprenant toutefois la trajectoire qui va de la duplication à la "broderie" intellectuelle, émotive sur un texte pré-existant, mais qui ne subsiste plus qu'en arrière-plan, comme une référence extérieure. C'est un fait caractéristique de la manière d'Henri Beyle que ses voyages, chroniques et romans sont nés de sa rêverie autour d'un ouvrage lu précédemment, toute création renvoyant à un texte antérieur et se logeant dans sa trame. C'est-à-dire que Stendhal a ressassé des exposés sur les arts picturaux et musicaux, la découverte de l'Italie puis comblé les interstices de sujets romanesques, la part de son imagination devenant de plus en plus vive au fil du temps et des écrits.

Les premiers livres que signa Stendhal sont très, très largement inspirés d'oeuvres d'autrui. Il y a comme un cynisme innocent dans son attitude, une attitude favorisée par l'absence contemporaine de protection des droits d'auteur.

"Qu'on ne croie pas qu' (il) veuille copier, mais sans s'abaïsser, on peut prendre des idées partout" (1).

La publication par laquelle il débuta, les Vies d'Haydn, Mozart et Métastase, est, pour l'essentiel, une traduction mot à mot des Lettres d'Haydn de Giuseppe Carpani. De même, Beyle a emprunté directement pour l'Histoire de la peinture en Italie, et cela sans guillemets, à diverses sources, principalement à la Storia pittoresca dell'Italia de Luigi Lanzi.

(1) Journal page 837

Mais rapidement, à travers les réflexions et les commentaires au ton aisément reconnaissable dont il émaille son discours, l'apport personnel de Stendhal s'impose. Cette inflexion qui lui est particulière permet de dater la naissance de l'écrivain, dans la différence grandissante entre le texte original et son traitement par Beyle. Si les écrits stendhaliens pré-existent toujours à son intervention, cette dernière s'affirme en tant que telle, et le texte d'autrui devient uniquement un support, et non plus un objet de plagiat.

De même qu'"(il) refaisai(t) en (lui)-même chaque détail d'une pièce en la voyant jouer" (1), Stendhal a tendance à transformer une intrigue et des caractères en un récit et des personnages qui portent sa marque. Une transmutation s'opère, dans une opération alchimique, combinant le goût, le plaisir de l'écriture et la rêverie autour d'une oeuvre qui suscite réflexions et/ou émotions. L'intertextualité des créations littéraires est clairement revendiquée, en même temps que la construction d'une oeuvre aux accents intimement individuels et aux thèmes récurrents. Les sources d'inspiration de cet écrivain singulier ne sont certainement pas originales, participant du domaine public, et publié, mais son imagination se déploie en profondeur dans cet espace étroitement délimité, "cristallisant" avec bonheur et beauté sur les sujets qui lui sont fournis.

"Cristallisation", voici l'un des maîtres-mots de l'univers stendhalien. Comparable à l'amour, la lecture se définit alors comme

(1) Journal page 150

une passion, un acte déterminant et qui engage activement la sensibilité de son lecteur. Développant des dons innés, Stendhal, parce qu'il fut un lecteur actif et sensible, devint un "grand" écrivain, qui donna un prolongement dans ses ouvrages aux rêveries nées de ses lectures. Stendhal lecteur, c'est à la fois l'histoire d'une passion pour les livres et le passage de la lecture à l'écriture.

+++++

PLAN

INTRODUCTION	p. 1 à 3
STENDHAL LECTEUR	p. 4 à 33
1. la découverte des livres	p. 4 à 12
2. des "plaisirs littéraires"	p. 12 à 21
3. psychologie et romanesque	p. 21 à 33
CONCLUSION: de la lecture à l'écriture	p. 34 à 38
PLAN	p. 39
BIBLIOGRAPHIE	p. 40 et 41

BIBLIOGRAPHIE

Les références renvoient, sauf indication contraire, à la pagination des éditions suivantes :

1) OEUVRE DE STENDHAL

Lucien Leuwen

in "Romans et nouvelles" tI, texte, variantes, notes et bibliographie établis par Henri Martineau. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1952

Vie de Henry Brulard

chronologie et préface de Béatrice Didier. Folio, Gallimard, 1973

Journal

in "Oeuvres intimes" tI, texte, variantes, notes et bibliographie établis par Vittorio del Litto. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1983

Lettres de Paris par le petit-fils de Grimm

Esquisses de la société parisienne, de la politique et de la littérature

in "Chroniques (1825-1829)", présentation et chronologie par José-Luis Díaz, texte établi et annoté par Henri Martineau. Le Sycomore, 1983

2) ETUDES SUR STENDHAL

Blum (Léon), Stendhal et le beylisme, Albin Michel, 1947

Del Litto (Vittorio), La vie intellectuelle de Stendhal, Presses de l'université de Grenoble, 1959

Strickland (Geoffrey), Stendhal: the education of a novelist, Cambridge university Press, 1974

3) AUTRES

Tournier (Michel), Le vol du vampire, Idées, Gallimard, 1983

